rieux composé que je vis onques Le fond m'a paru extrêmement maigre."

Le "carlisme" ou légitimisme "est mort". Quant au "milieu" (juste milieu, monarchie de Juillet), "personne ne l'aime excepté ceux qu'il paie; il est méprisé et détesté". Les républicains "ont fait bien du mal à la liberté". Quant au "monde entier", il est "cette Jérusalem sur laquelle prophétisa le Fils de Dieu: En vérité je vous le dis, il n'en restera pas pierre sur pierre. Que les rois se prennent bien à leur trône, car la secousse sera violente. L'océan monte, la vague baigne leurs pieds et au-dessus de leurs têtes passe en criant l'oiseau de mer qui fuit la tempête."

Lamennais espère que "d'ici deux ou trois ans (nous sommes en 1883) il y aura quelque chose d'utile à faire". Et l'on voit se dessiner la transition vers la dernière période de sa vie, celle où il se séparera de l'Eglise pour être tout à la République: "Il faudra, dit-il, laisser la religion de côté et ne s'occuper que de politique....Que le pape et les évêques se débrouillent comme ils le pourront et, au lieu de nous faire les champions du catholicisme, laissons, le entre les mains de la hiérarchie et présentons-nous simplement comme les hommes de la liberté et de l'humanité. Il n'y a que Dieu qui puisse lutter avec succès en faveur de la religion contre le clergé. Et que savons-nous de ce que Dieu veut faire? Je suis quant à moi persuadé que les changements qu'il prépare seront plus profonds qu'on ne le croit." Et plus loin: "La lutte entre le passé et l'avenir n'est pas finie, et notre erreur a été de vouloir faire servir une partie du passé à réaliser l'avenir...." N'y a-t-il pas déjà dans cette phrase, à demi-inconscient encore en 1883, tout le Lamennais de 1848?

LANGAGE DES FLEURS

Le langage des fleurs naquit en Orient. La vie claustrale des femmes dans les harems ne permettant aucune correspondance extérieure, il fallut s'ingénier afin de rompre la morne uniformité des jours. Les fleurs servirent de truchement et contre leurs dires mystérieux s'émoussa la surveillance des gardes du palais. Comment se défier des bouquets embaumés qui contaient pourtant de si douces choses!

Bientôt la correspondance florale se répandit et devint d'usage courant dans le monde entier.

Mais justement parce que les fleurs ont un langage, il faut se servir de leur gracieux emblèmes avec un sage discernement. On peut commettre sans s'en douter de grosses fautes contre le bon goût quand on ignore ces petits riens.

Il est des fleurs réservées aux jeunes filles. Tout le monde comprend, en effet, qu'une mère de famille serait parfaitement ridicule en se parant de roses pompons qui symbolisent la grâce enfantine, que des cheveux blancs s'ornent mal de lilas blanc, emblème de la prime jeunesse, etc.

Il en est qui ne siéent qu'à la boutonnière des hommes, telles sont les fleurs rouge vif dont la couleur ne s'applique qu'aux sentiments violents.

Voici les symboles des fleurs les plus connues. Ceci guidera suffisamment nos lectrices dans le choix de leurs parures et de leurs gracieux messages.

Nous indiquons par ordre alphabétique les sentiments et les qualités symbolisés par les fleurs, en les classant ainsi: 1o. les bons, 2o. les mauvais.

Activité,	Thym.
Adoration	Soleil.
Adresse,	Ophrise.
—	Arachné.
Amabilité,	Jasmin.
—	Fuchsia.
Amitié,	Acacia rose.
—	Lierre.
—	Primevère.
Amour,	Chèvrefeuille.
—	Myrte.
—	Rose mousseux.
—	Verveine.
—	Mimosa.
—	Lilas.

Chronique Humoristique.

Décidément, le mystère est partout; en vain, nous croyons percer ses ombres épaisses, *la vie des êtres nous réserve autant de surprises que leur mort.*"

Cete jolie pensée, que je découpe dans un moraliste contemporain — voir la dernière chronique de M. Fabrice Carré — va servir d'épigramme à la mienne.

M. Fabrice Carré a dit son fait en quatre lignes sans avoir l'air d'y toucher au viel adage banal qui soutient *qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.*

Rien de nouveau?.... Avez-vous lu, dans les faits divers, l'accident arrivé sur le ponton d'un bateau-mouche à une dame X.... qui, sentant une de ses tresses se dénouer, fit un mouvement pour la rajuster et, subitement, demeura immobilisée dans le geste commencé, le geste de la Vénus Anadyomène. Il fallut la transporter telle quelle, et comme pétrifiée, la main raidie se crispant sur le peigne, jusqu'au commissariat voisin, où l'on ne put qu'après plusieurs heures *désankyloser* le bras de la patiente et lui rendre la liberté de ses mouvements. Evidemment, il ne saurait être question ici ni d'hypnotisme, ni d'auto-suggestion: c'est un cas inédit d'ankylose foudroyante et qui va certainement appeler l'attention des savants. C'est un nouvel avatar des millions de millions de maladies qui nous guettent, une vraie surprise pathologique à joindre aux surprises que nous réserve "la vie des êtres".

Je sais bien qu'on pourra invoquer comme précédent le cas de la Niobé antique, changée en statue Wallace, s'il faut en croire les *Métamorphoses d'Ovide*... mais c'est de la mytologie, et cela n'a pas cours en médecine. Il y a aussi la femme de Loth, muée en statue de sel pour s'être retournée sur les messieurs.... mais de l'histoire sainte, qui n'a pas cours non plus chez les positivistes. Alors quoi? Voilà notre pauvre organisme exposé à des "mistoufles" non cataloguées dans les traités, et qui, faute de remèdes préventifs et prévus, pourront nous jouer d'asser mauvais tours.

Car nous n'exécutons pas dans la vie que des mouvements décoratifs: nous en avons d'inconscients ou de réflexes qui sont laids, ridicules, grotesques, malveillants, lâches, inavouables en un mot. Voici un richard qui sort de chez lui, toutes breloques sonnantes, et qui, d'un geste brusque de la main droite, écarte hargneusement un pauvre diable de mendiant....La rue est déserte, personne ne la vu, non! Mais le coup de l'ankylose le surprend juste à cette minute, et le voilà, mieux que par un "détective" photographique, instantanéisé dans cette posture désobligeante. Il avait justement dans la journée un vote d'actionnaires à enlever: il y devait, pour drainer les suffrages, faire sonner haut son désintéressement, sa générosité attestée par maintes donations publique: mais comment hasarder ces tirades avec ce poignet contourné en moignon, avec ce membre accusateur dont le seul aspect trahirait toute la sécheresse de son âme? Il faut mander le médecin, subir ses fric-tions, attendre....et pendant ce temps les capitaux convoités iront à d'autres aigrefins.

Et ce gros politicien socialiste, saisi en plein banquet, la coupe de champagne à la main, sans que ses doigts pour longtemps crispés s'en puissent dessaisir, comment fera-t-il tout à l'heure, dans la réunion publique affichée aux quatre coins de la commune, pour dauber sur "ceux qui *s'abreuvent* des sueurs du peuple", comme jadis Antony Thouret parlant, du haut de son ventre, de ceux qui s'en *nourrissent?*

Quand à vous, belle madame, qui, sous vos airs confits ne dédaignez pas les aventures, je n'ose prévoir sans émoi en quelles attitudes peut vous bloquer à l'improviste le coup de l'ankylose, mais le terrible serait qu'un choc en retour y bloquât pareillement votre préféré, et nous aurions alors, pour les constats, des moyens d'enquête assez neufs.

Mais le nouveau cas pathologique ne sortira tous ses effets que le jour — prochain, vu la marche du progrès—où l'on saura, comme en hypnotisme, le produire sur une simple injonction. Alors, une moitié de l'humanité commandant l'autre, et pouvant l'immobiliser à temps voulu, nous aurons facilité de nous créer un petit musée de tableaux vivants, non moins intéressants qu'instructifs, où nous verrons nos semblables—et où l'on nous verra nous-mêmes quand ce sera notre tour—en train d'accomplir les actes les plus en contradiction avec notre tenue extérieure, telle que nous la voulons et la préméditons. Et il ne s'agira plus, comme dans la suggestion, de nous faire faire *malgré nous* des choses qui nous déplaisent ou nous répugnent, mais seulement de nous frapper de stupeur et d'immobilité au moment où, conscients et volontaires, nous les accomplissions de *notre gré*... Car, qui n'a dans sa vie une minute de faiblesse, de pleutrerie, de méchanceté ou de sottise. Voilà qui coupera l'herbe sous le pied à l'école naturaliste. Ah! la vilaine, l'immonde humanité que cette belle découverte nous révèlera. On va seulement commencer à s'amuser.

GEORGES IZAMBARD.

MOSCH ET BABA

CONTE DE CARMEN SYLVA

(Traduit par PIERRE LOTI)

Mosch et Baba (le Vieux et la Vieille), ainsi les appelait-on, tout simplement. Ils étaient si vieux que personne ne savait plus leurs noms. Ils étaient *le Mosch et la Baba*, les deux plus âgés du domaine de notre grand poète Alexandri, Miresci.

Lui avait autrefois été postillon, même un célèbre postillon. Dans sa longue vie, il s'était amassé une fortune: deux cents francs, et, après avoir marié son seul fils dans un village lointain, il avait, de son côté, épousé en secondes noces une femme qui n'avait qu'une fille unique, mariée dans un autre village.

Ils vivaient déjà depuis très longtemps ensemble et étaient si vieux qu'ils devenaient toujours plus petits comme s'ils se ratatinaient.

Souvent on les voyait dans la plaine de Mircesci traverser la forêt, puis s'asseoir tout près l'un de l'autre sous un arbre, et pendant bien des heures, jouir ensemble de la belle journée, moitié causant, moitié sommeillant. Ils s'étaient bâti la plus basse des maisonnettes et avaient une paire de petits bœufs pas plus grands qu'un raisonnable âne, et aussi un petit cheval pas plus haut qu'un chien. Et ils étaient heureux et satisfaits tant que duraient les jours.

Une fois, il serait presque arrivé un malheur au vieux: on lui avait donné des oies à garder, et il avait fait un faux pas et était tombé dans le petit ruisseau de la prairie. Beaucoup trop faible pour se relever, il se serait noyé misérablement si quelqu'un ne l'avait vu et sauvé.

Quand il racontait ses courses comme postillon, alors seulement il redevenait encore une fois jeune; alors ses vieux yeux brillaient et autour de lui, tout semblait s'animer de tintements de grelots et de piaffements de chevaux; il se sentait de nouveau en selle, allant jour et nuit, allant comme le vent.

Il avait aussi beaucoup, beaucoup de souvenirs de l'histoire du pays:

—*Cocona* Vassili! (Seigneur Vassili) disait-il souvent à Alexandri—j'ai voituré dehors bien des princes et bien des ministres!

C'était sa façon à lui de comprendre et d'exprimer la fragilité de toute chose:

Il était très jaloux de sa femme: elle ne devait regarder personne, ne parler à personne. Et, à sa grande contrariété, un jeune homme rôdait continuellement autour de sa maisonnette.

—Qu'a-t-il à faire ici celui-là? Est-ce qu'il ne rougit pas? disait le vieux, très irrité,—jusqu'à ce qu'enfin il découvrit que c'était pour la belle jeune fille d'un voisin que ce galant venait.

* * *

Au milieu de cette paix de leur vie le vieux vint un jour chez le propriétaire du domaine.

—*Cocona* Vassili! (Seigneur Vassili!) nous voulons divorcer!

Celui-ci, très étonné, s'écria:

—Mais quelle idée as-tu? Tu t'es donc querellé avec ta vieille? Quelle idée t'est venue,—car, enfin, de toute façon, vous n'avez plus beaucoup de temps à rester ensemble!....

—C'est justement cela, *Cocona* Vassili. Nous avons réfléchi que nous n'avons plus beaucoup de jours devant nous, et que chacun de nous deux a un enfant, et qu'après notre mort ils se quereller ont pour l'héritage. C'est pour que cela n'arrive pas que nous voulons nous séparer avant.

Rien ne put ébranler les deux vieux dans leur décision et, sans délai, ils se mirent à l'exécuter. Les deux cents francs, en pièces d'or, furent mis en petits tas, et le vieux, poussant alternativement une pièce d'or, à lui-même et une à sa vieille disait: "Une pour toi! une pour moi! une pour toi! une pour moi!" jusqu'à ce qu'il n'y en eût plus. Un coussin pour elle, un coussin pour lui; un tapis pour elle, un tapis pour lui. Puis il lui donna les deux petits bœufs et garda son petit cheval avec la petite carriole. Et après ils allèrent à l'auberge pour dire adieu aux gens. Là ils furent entourés et l'on but à leur santé. Et on voulait être gai, mais on pleurait pourtant. Ils demandèrent pardon à tous afin que personne ne pût garder de rancune contre eux. Enfin ils se mirent en marche et descendirent jusqu'en bas, jusqu'au pont du Sereth. Là ils s'arrêtèrent encore un petit instant, s'embrassèrent, pleurèrent et puis chacun alla son chemin, l'un à droite, l'autre à gauche....

Il est souvent plus facile d'exécuter une grande résolution que d'en supporter les conséquences. Le vieux s'affaissa tellement qu'il ne fut bientôt plus que l'ombre de lui-même. Lorsqu'on lui demandait comment il allait, il disait:

—Je ne peux plus du tout dormir, parce que je ne sens plus son haleine à mon cou!

Il errait comme un esprit sans repos et cherchait toujours quelque chose qu'il ne pouvait trouver.

Après huit jours, on lui apporta la nouvelle que sa Baba était très malade. Sans délai il attela son petit cheval à sa petite carriole et s'en alla aussi vite qu'il pouvait aller. Mais quand il arriva au village, on elle s'était retirée, on emportait justement son cercueil.

Sans dire un mot il suivit la morte et assita sans plainte à l'enterrement. Ensuite il retourna directement chez lui et se coucha. Et le lendemain il était mort.

Maintenant la petite maison tombe tellement en ruine qu'on n'en voit plus rien—que le chaume et les roseaux qui couvraient son toit.

Mais Alexandri ne permet pas qu'on y touche.

CARMEN SYLVA,
[S. M. la Reine de Roumanie.]

VIEUX SOUVENIRS.

(Suite)

La Cathédrale d'Aix la Chapelle est le seul monument qui attire l'attention du voyageur. J'y vais aussitôt.

C'est un vieux et imposant édifice, dont les parties diverses remontent à des époques différentes. Victor Hugo dans son livre « le Rhin», en a tracé, avec la vision du génie, une description qu'il y aurait à refaire une audace outrecuidante.

Trois choses curieuses: la chaire en vermeil, dans laquelle prêcha Saint-Bernard, qui fut donnée par l'empereur Henri II en 1024; le sarcophage, en magnifique marbre de Paros, où furent déposés tout d'abord les restes de Charlemagne: sur l'une des faces, un superbe bas relief, dont Victor Hugo a dit qu'il est un poème, représente l'enlèvement de Proserpine; enfin, un fauteuil de marbre, avec une planche de chêne recouverte d'un coussin de velours rouge, sur lequel Charlemagne resta assis dans son tombeau de 814 à 1166, et qui depuis Frédéric Barberousse, a servi au couronnement de dix-sept empereurs.

Le sacristain, qui nous sert de guide à travers le monument, nous montre une cloche offerte par l'empereur Guillaume, après la fatale guerre, et fondue avec des canons de France!

Cet homme, dans l'inconscience brutale de son rôle de guide, a soulevé, en moi-même, tout un flot amer de tristes pensées. J'ai senti que la pâleur envahissait mon visage, en contemplant cette preuve de nos désastres immérités; une sourde colère grondait en moi en entendant cet homme nous faire, d'une voix récitative, l'historique de cette cloche; des envies me prenaient de lui sauter à la gorge pour étouffer des paroles qui soulevaient mon indignation, et froissaient mon amour propre de Français. Puis, la réflexion me venait que rien au monde ne pouvait changer les faits accomplis; que d'ailleurs, cette cloche ne resterait pas toujours,—j'en avais le ferme espoir,—entre des mains allemandes: l'imagination aidant, je me figurais que l'âme des enfants de la France tombés pour la défense de la Patrie, devait être incarnée dans ce bronze, en attendant la délivrance future. Des voix me semblaient sortir de cette cloche, qui disaient à la France et à l'Allemagne:

« Vous êtes les deux premiers « peuples du monde. Vous mar-« chez à la tête de cette civilisation « moderne dont vous êtes si fiers, « et qui, cependant, n'a pas fait « un pas depuis des milliers d'an-« nées. Vous vous préparez à vous « entretuer dans une lutte suprême, « où l'un de vous deux sera détruit « comme furent détruites Ninive, « Babylone et Carthage...La Prus-« se a vaincu la France à Sedan, « parce que la France avait vaincu « la Prusse à Iena: les Allemands « ont brûlé Bazeilles et Saint-« Cloud, parce que les Français « avaient détruit Heidelberg et dé-« vasté le Palatinat. Et mainte-« nant il faut que cela recommence « jusqu'à ce que l'un de vous dispa-« raisse. La Prusse a cru le mo-« ment favorable pour écraser la « France, en 1870; elle a pensé la « ruiner, à tout jamais, en lui pre-« nant cinq milliards; la réduire à « l'impuissance en lui arrachant « l'Alsace et la Lorraine! Qu'est il « arrivé! Grâce à sa puissante vi-« talité et à ses providentielles des-« tinées, la France s'est relevée « avec une rapidité qui a jeté l'é-« pouvante et la stupeur parmi « ceux qui croyaient l'avoir à ja-« mais, rayée des rangs des gran-« des puissances! Les deux provin-« ces arrachées par la force bru-« tale, sont devenues un boulet que « l'Allemagne traîne au prx des « plus grands efforts!

«Vous autres, Allemands, affolés « par la puissance de votre redou-« table voisine, vous avez cru vous « mettre à l'abri de ses attaques « possibles, en contractant des al-« liances avec des peuples dont les « intérêts sont diamétralement op-« posés aux vôtres, de telle sorte « que votre haine et votre crainte « de la France ont transformé « l'Europe en un immense camp « armé, où règnent la crainte, l'in-« certitude du lendemain, où les « peuples se préparent à la lutte « inévitable à moins que la faillite « ne vienne mettre un terme à des « armements qui sont un outrage « à la civilisation!...

« Et d'ailleurs, il est peut-être « bon qu'il en soit ainsi. Ces hai-« nes inaltérables vous inspirent « l'esprit de sacrifice sans lequel « vous vous anéantiriez d'une au-« tre façon moins noble, dans l'é-« nervante prospérité des peuples « trop heureux.»

Certes oui, la guerre est une des inexorables conditons de notre misérable humanité, puisque, malgré tous les raisonnements qui en démontrent l'abomnation, elle subsiste quand même! Alors, que faire, sinon que de préparer, par enseignement viril, les jeunes générations aux sacrifices de l'heure suprême!

Je ne sais combien de temps je restai abîmé dans mes réflexions. Toujours est-il que revenu à la réalité, je m'aperçus que j'étais seul, et que les visiteurs, toujours conduits par le sacristain, avaient continué l'inspection de la basilique.

Ces curieux souvenirs historiques sont visibles en tout temps. Il n'en est pas de même des reliques, quelques-unes renfermées dans de magnifiques vases en or, qui ne sont exposées que tous les sept ans. Au moins, en ce voyage aurai-je une agréable surprise, car, en ce moment, les reliques sont visibles. Le sacristain nous remet, pour les visiter, dans une chapelle fermée, aux mains d'un prêtre de haute taille, à la forte encolure, à la figure rouge et dure. Nous sommes là, réunis par les hasards d'une visite commune dix personnes environ; deux Hollandais, cinq ou six Allemands, un prêtre alsacien... Tous parlent l'Allemand. Le prêtre, notre guide, m'interroge. «Je suis Français, M. l'abbé.» Lui, dans le. Français le plus pur: « Je donnerai, après les explications en Allemand des explications pour vous, dans votre langue.»

Et la visite des merveilles et des reliques commence: chasses ou vases d'or et d'argent incrustés de diamants, un jupon de laine de la Vierge, les langes de l'Enfant Jésus, un morceau de la corde avec laquelle le Christ fut attaché à la croix...

Au sortir de la Cathédrale, je parcours la ville en tous sens. Mélange curieux de rues modernes et de vieilles maisons, un beau parc, de nombreux squares. Impression: une assez grande ville de province, jolie, mais calme, j'écrirais: plutôt ennuyeuse, si je ne me rappelais que le soir cette ville s'égaie et presque s'anime. La promenade qui s'étend devant l'établissement central,—un grand monument sans caractère,—est fréquentée par une foule élégante. Même,—il faut le dire,—je suis frappé de la beauté délicate et gracieuse des dames et des jeunes filles qui s'y promènnt, de l'aisance de leur tenue, de la légèreté de leur démarche. Ce type féminin, inattendu dans la lourde Allemagne, me ravit autant qu'il m'étonne: observateur impartial, je lui devais, dans ces notes rapides, un souvenir désintéressé...

Beaucoup de soldats. Artilleurs, cavaliers, fantassins, sont entassés dans les cafés. Je suis frappé de leur raideur, de leur physionomie sérieuse et de parti pris sévère. Les grandes manœuvres, que j'irai voir demain, ont amené ici des soldats de toutes les armes. Et, quelle différence avec nos pioupious, nos élégants chasseurs et nos beaux cuirassiers!.. Et comme devant eux, l'élément civil s'efface humblement! Chez nous, l'armée fraternise avec le peuple; ici le militaire se croit d'essence supérieure envers tous ceux qui n'appartiennent pas à l'armée.

YAN DE LESCA.

A suivre.

Le Nouveau Muséum du Jardin des Plantes à Paris.

Le Muséum s'appelait avant 1793 le Jardin du roi, l'enseignement y était alors fort restreint il n'y avait que trois chaires: botanique, anatomie, pharmacie. La Convention en le réorganisant l'agrandit sensiblement, mais l'argent vint à manquer; et sous le Consulat sa fortune ne fut pas plus prospère, car les employés de la Ménagerie durent souvent sacrifier des animaux pour en alimenter d'autres, après de dures épreuves.

Les agrandissements, les améliorations en ont été si nombreuses, si bien conçues que le jardin du roi est devenu un parc admirable couvert de palais, abritant les animaux les plus rares, les collections les plus merveilleuses.

Un nouveau pavillon vient d'être édifié sur les desseins de M. Dutert, l'architecte, sous la conduite de MM. Chevret et Marcillet. Commencé en janvier 1893, il ne tardera pas à être livré au public. Le rez-de-chaussée est consacré à l'anatomie comparée, le premier étage à la paléontologie et le deuxième à l'anthropologie.

On ne peut rien dire encore, à l'heure actuelle, de la classification des richesses qui orneront ces salles, mais les savants qui en dirigent les opérations sont de telle valeur qu'on est certains que le nouveau Muséum du Jardin des Plantes sera un des plus beaux de l'Europe.

Le chrétien mourant à son âme.

Etincelle sans fin de la céleste flamme,
Quitte, quitte ce corps qui s'enchaîne, ô mon âme!
Tremblant, brûlant d'espoir, je veux rester, [m'enfuir:
Je me brise! ô supplice, ô bonheur de mourir!
Nature, cesse en moi cette lutte cruelle:
Que je n'aspire plus qu'à la vie éternelle!
Ecoutez! devant Dieu les anges à genoux
Murmurent: "Par esprit, chère sœur, viens à nous!...."
Qu'est-ce qui lentement absorbe ma pensée,
Et voile par degrés ma paupière affaissée,
Me dérobe mes sens, mon souffle qui s'endort?
Dis-moi, mon âme, est-ce la mort?
Le monde loin de moi fait comme une ombre [vaine:
Le ciel s'ouvre à mes yeux et mon oreille est [pleine
Des chants de la sainte Sion!
Je quitte mes liens, et je monte à la gloire!
O mort, où donc est ta victoire?
O mort, où donc ton aiguillon?

---

elle chercha sur le front du revenant un signe de croix solennel:

....Je te bénis, mon fils, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit-Pur, *Amen*, et prie Dieu de te délivrer de toutes tes peines.

Sa face rayonnait sous la coulée des larmes. Ses yeux apercevaient le paradis ouvert avec ses champs de fleurs parcourus de vols d'anges. Attentive aux hymnes que la voix heureuse des ancêtres chantait dans l'air suave en l'honneur de la venue de l'un des leurs, son âme déchirée se baignait dans les délices du ciel qui la revivifiaient et consolaient sa résignation.

Quand son regard descendit sur Gwyon, elle trouva devant elle un esprit de blanche lumière, dont la beauté terrestre exultait jusqu'à la splendeur. Ses yeux rayonnaient d'amour et de reconnaissance, et la chair de sa face avait l'éclat candide des calices baisés par le soleil du printemps. La paix radieuse des bienheureux était en lui à tout jamais.

Sous le sourire d'ineffable tendresse et d'admiration infini qui éclairait maintenant la face de Mikah'Gen, Gwyon se retourna vers Yanow et sa femme.

—Levez-vous, mon frère et ma sœur. Voici que ma mère m'a ouvert les portes du ciel. Je vous laisse mon pardon et vais auprès de mon père et mes parents, prier Dieu pour vous et votre enfant.

Son souffle était aussi pur et aussi frais que les brises qui jouent le matin dans les haies fleuries de mai... L'âme glorieuse traversa la maison et s'envola au dehors vers le firmament, à travers des souffles tièdes qui chantaient dans la nuit bleue des cantiques d'actions de grâces.

JEAN LE FUSTEC.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

AUTOUR DU DEVOIR

PAR

LOUIS VAUTIER

[Suite.]

XXXVII.

Madeleine trouvait admirable cette invention de Lucien, et au moins envers elle. Les deux époux avaient jusqu'alors vécu dans une trop complète intimité pour qu'il pût espérer lui faire accepter cette explication.

Dès lors, pourquoi ce mensonge? En réfléchissant, elle comprit. La journée qui commençait était celle du dimanche et Lucien voulait se ménager une plus grande liberté d'action, afin de retrouver le soir l'Américaine sans la compromettre. Madeleine se souvenait en effet que miss Pole avait assigné à son mari un rendez-vous pour dix heures du soir, sous la charmille. Et un désir ardent s'empara d'elle; celui de savoir ce qui allait se passer entre eux. Ce serait encore de l'espionnage.... Eh bien.... soit. Elle voulait, une fois encore, entendre les aveux de Lucien à la jeune fille, afin de bronzer son âme d'indifférence. Elle voulait aussi apprendre à connaître la femme dont il lui faisait une rivale.

Elle se rendit auprès de la princesse Klinska et lui redit la commission dont elle s'était chargée.

M. Ternières ne parut pas de la journée et Madeleine regretta sa présence, se raccrochant à sa pensée comme à une branche de salut. Depuis leur retour de leur promenade matinale, le marquis la tenait à l'écart, semblant obéir à une sombre rancune, et faisant parade, plus encore que de coutume, de son scepticisme habituel.

Madeleine laissait son esprit flotter indécis au milieu d'idées contraires, tantôt se représentant Lucien attendant fébrilement le rendez vous du soir, tantôt pensant, comme une consolation ou une vengeance, aux paroles de M. Ternières.

Miss Pole paraissait nerveuse; ses fins sourcils se contractaient sous l'empire de la réflexion, sa lèvre restait sérieuse, sa tenue gardait une sorte de gravité étrange pour elle. Sans cesse, ses yeux consultaient l'aiguille de la pendule qui évoluait lentement autour du cadran.

Lorsque la demie de neuf heures sonna, elle se leva en disant:

—Je suis fatiguée, je vais me reposer.

—En effet, vous n'avez pas votre entrain habituel, remarqua la princesse Rastapp.

—La migraine... Il n'y paraîtra plus demain.

—A la bonne heure... bonne nuit.

Elle feignit de remonter chez elle, et s'élança dans le parc. Madeleine l'y suivit aussitôt, prenant pour se retirer le même prétexte qu'elle. Personne ne parut s'en étonner. M. de Valdrès était le seul du reste dont Madeleine eût pu redouter la perspicacité, et il était sorti depuis longtemps.

XXXVIII

Le cœur battant à se briser, Mme de Creil courut vers la charmille guidée de loin par la robe blanche de miss Pole, apparaissant au travers des branches.

L'Américaine marchait rapidement, sans indécision, sûre de sa volonté! Si elle n'avait pas été aussi occupée de ses pensées, elle eût, sans nul doute, remarqué qu'elle était suivie; car Madeleine prenait à peine assez de précaution pour éviter les parties trop éclairées du parc, très mal habile dans ce rôle d'espion, qu'elle remplissait consciemment pour la première fois.

Bien qu'elle eût à dessein laissé quelque avance à la jeune fille, elle arriva assez tôt pour voir Lucien s'emparer de ses mains et les porter passionnément à ses lèvres.

Elle s'était arrêtée, séparée seulement de son mari par un rideau de verdure qu'elle écartait légèrement de ses doigts.

Le hasard l'avait mieux placée qu'elle ne l'eût fait elle-même; les rayons de la lune ne pénétraient pas de son côté, tandis qu'ils éclairaient — tamisés par les feuilles plus rares en cette saison—l'espace occupé par ceux qu'elle était venue surprendre.

Ce fut miss Pole qui parla la première.

—Vous le voyez, je suis venue.... Qu'avez-vous à me dire?

—Vous êtes un ange....et je vous adore.

—Vous me l'avez écrit....

—Je ne puis vivre sans vous....dites moi chère Anna, m'aimez-vous un peu?

—Oui, fit nettement l'Américaine.

Lucien réprit plus ardemment.

—Assez pour me faire le plus grand des sacrifices?

—Parlez.

Et sa voix ne tremblait pas. Lucien continua plus bas:

—Voyez-vous Anna, je suis fou, je ne sais de quel philtre vous m'avez grisé....Je ne pense qu'à vous.... Je vous aime enfin. Tant qu'il m'était possible de vous voir, tant que j'étais certain de retrouver le lendemain votre radieux visage, j'ai eu la force de vivre, mais le temps de cette intimité touche à son terme.

Il hésita.

— Qu'y faire? murmura la jeune fille.

— Dans quelques jours, le monde, les convenances vont se dresser entre nous. A cette seule pensée, il me semble que mon cœur cesse de battre. Anna, l'amour seul est digne d'attacher l'un à l'autre deux êtres qu'une sympathie irrésistible attire l'un vers l'autre. Voulez-vous pour moi, renoncer à ce monde qui vous encense, à ces fêtes dont vous êtes la reine.... Voulez-vous me suivre loin.... bien loin.... dans un pays où rien ne vous rappellera le passé, où je serai seul auprès de vous, où vous serez tout entière à moi?

Et voilà cependant ce que la passion suggérait à un homme dont l'honneur et la probité n'eussent pu être mis en doute!

Peu s'en fallut que Madeleine, indignée n'écartât violemment le rideau de verdure qui la cachait au coupable, et qu'elle ne lui reprocha sa déloyauté. Elle se contint cependant pour écouter la Madeleine demeura immobile. Que lui importait cela!

Accoudée à l'appui de la fenêtre, les yeux vagues fixés au loin, dans l'espace, elle se sentait étonnée que toute chose fut semblable à la veille, alors qu'un si grand changement allait survenir dans sa vie.

Au dehors, M. de Valdrès, assis sur un siège rustique, fumait, regardant avec la béatitude des dilettanti du tabac, les nuages blanchâtres s'échapper de son cigare, s'élever en spirales, et se perdre, chassés par un air vif. Il sembla à Madeleine que son regard se reposait fréquemment sur elle; pourtant elle n'aurait pu l'affirmer, et, comme pour opposer un démenti formel à cette pensée, il se redressa, jeta loin de lui son londrès éteint et, du bout de sa canne, se mit à tracer sur le sable une foule de figures hiéroglyphiques.

A continuer

Le Vigueur de Cheveux d'Ayer nettoie et entretient le cuir chevelu; guérit la fatigue et les démangeaisons. Supérieur pour la toilette.